

Mensonges lacaniens

par Jacques Van Rillaer

Professeur émérite à l'Université de Louvain
et aux Facultés universitaires St-Louis (Bruxelles)

« Notre pratique est une escroquerie : bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué — à savoir ce que Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés — d'où nous vient tout le mal. »

Jacques Lacan, 26 février 1977¹

Le fondement essentiel des pratiques de ceux qui se nomment « psychanalystes » sont des textes de Freud et de quelques disciples. Il est donc crucial de connaître le degré de fiabilité des affirmations contenues dans ces publications. Des milliers de personnes croient que Freud, Bettelheim ou Lacan sont des savants parfaitement intègres, qui ont observé méthodiquement des faits, qu'ils ont ensuite mis par écrit sans les déformer. Ces personnes ignorent ou refusent d'admettre les inévitables processus de distorsion du traitement des informations et la pratique du mensonge chez une large proportion des êtres humains, y compris chez les hommes de science.

Des mensonges dès le départ du freudisme

Le voile sur les mensonges de Freud a commencé à être levé par son disciple Ernest Jones. Dans sa célèbre biographie, Jones signale que le traitement d'Anna O., le cas princeps de la psychanalyse, ne s'était pas terminé comme c'est écrit dans les *Études sur l'hystérie*. Alors qu'on y lisait qu'Anna O. avait été délivrée de tous ses symptômes, Jones signalait qu'après un an et demi de « cure par la parole » la malade avait dû être placée dans un institut psychiatrique. Il ajoutait : « Un an après qu'il eût cessé de la soigner, Breuer confia à Freud qu'elle était tout à fait détraquée, et qu'il lui souhaitait de mourir et d'être ainsi délivrée de ses souffrances² ».

¹ Conférence de Jacques Lacan à Bruxelles. Publié dans *Quarto* (Supplément belge à *La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne*), 1981, n° 2. Extraits réédités dans *Le Nouvel Observateur*, 1981, n° 880, p. 88.

² *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, trad., PUF, t. 1, 1958, p. 248. En fait, le mensonge avait déjà été révélé, mais sans faire de vagues. En 1925, Jung avait déclaré, dans un séminaire donné à Zurich, que Freud lui avait confié que la malade n'avait pas été guérie. Le 2 juin 1935, Freud écrivait à son ami Stéphane Zweig que Breuer avait abandonné le traitement d'Anna O. alors que la patiente allait encore très mal et qu'« elle lutta encore pendant des mois, dans un sanatorium, avant de recouvrer la santé ». En levant un coin du voile, le but de Freud et de Jones à sa suite semble bien avoir été de discréditer Breuer, avec lequel Freud s'était brouillé et de présenter l'analyse typiquement freudienne comme meilleure que celle de Breuer.

D'autres révélations ont également été faites par des disciples. Ainsi Oskar Pfister, pasteur suisse devenu analyste freudien, a confié à Henri Ellenberger, qui avait fait une analyse didactique sous sa direction, que l'ouvrage de Jones contenait des « légendes », notamment la légende que Freud aurait été constamment attaqué de façon malhonnête³.

C'est sans doute Ellenberger, le plus célèbre des historiens de la psychiatrie, qui a porté des coups décisifs aux légendes relatives à l'intégrité scientifique de Freud. Chargé du cours d'histoire de la psychiatrie à la Fondation Menninger (Etats-Unis), il s'est donné la peine de faire une enquête sur le cas d'Anna O qui lui fit découvrir son dossier médical dans la clinique suisse où elle avait été placée, faute d'être aidée par la psychanalyse. On y lisait que la patiente — dont Freud a écrit à plusieurs reprises qu'elle avait été guérie de *tous* ses symptômes⁴ — présentait nettement *plus* de troubles *après* le traitement qu'avant et qu'elle était même devenue morphinomane durant la cure. Ellenberger a publié ces faits en 1972⁵ et y a consacré quelques pages dans l'édition française de sa monumentale histoire de la psychothérapie⁶. Il a également montré que Freud avait beaucoup plagié et était beaucoup moins original que le grand public ne le croit.

Peu après, Frank Cioffi a publié l'article « Freud était-il un menteur ? »⁷. Rapprochant simplement des textes de 1896 et de 1924, il montrait que Freud avait menti sur un point capital de sa doctrine. En 1896, Freud écrivait que l'hystérie de toutes ses patientes *sans exception* s'expliquait par « des séductions subies dans la première enfance ». Il ajoutait : « Les malades ne racontent jamais ces histoires spontanément. On ne réussit à réveiller la trace psychique de l'événement sexuel précoce que sous la pression la plus énergique du procédé analyseur et contre une résistance énorme, aussi faut-il leur arracher le souvenir morceau par morceau. [...] Dans la plupart des cas, les souvenirs n'étaient retrouvés qu'après plus de cent heures de travail⁸ ». A partir des années 1910, Freud a raconté qu'il avait été trompé par ses patientes, qui lui racontaient *spontanément* des histoires d'inceste qu'il avait pris naïvement, à l'époque, pour des récits d'événements réels. Freud dit avoir compris ensuite qu'il s'agissait seulement de fantasmes produits par les désirs œdipiens. Il n'a jamais reconnu qu'il avait conditionné ses patientes à inventer ce qui était conforme à sa théorie.

Par la suite, des historiens du freudisme, à mesure que des archives se publiaient, ont découvert de plus en plus de mensonges et de légendes. Les ouvrages de Crews, Bénesteau, Borch-Jacobsen et Shamdasani, parmi bien d'autres, montrent l'ampleur des mystifications⁹.

³ Andrée Yanacopoulo (2009) *Henri F. Ellenberger. Une vie*. Montréal : Liber, p. 167. Pour une présentation de cette biographie, voir *SPS*, 2010, 293 : 137-139.

⁴ Par exemple dans *Selbstdarstellung* (1925) : « En extériorisant librement l'affect, le symptôme était balayé et ne reparaisait plus. Grâce à ce procédé, Breuer réussit après un long et pénible travail à libérer sa malade de *tous* ses symptômes » (G.W., XIV 45).

⁵ « The story of "Anna O." : A critical review with new data », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 1972, **8** : 267-279 — « L'histoire d'"Anna O." Étude critique avec documents nouveaux », *L'Évolution psychiatrique*, 1972, **37** : 693-717.

⁶ *A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*. Villeurbanne: Ed. Simep, 1974, 780 p. Rééd.: *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Fayard, 1994, 976 p.

⁷ F. Cioffi (1974) Was Freud a liar ? *The Listener*, Febr. 7, p. 172-174. Réédité in F. Cioffi, *Freud and the question of pseudoscience*. Chicago : Open Court, 1998, p. 199-204.

⁸ *Œuvres complètes*. PUF, III, pp. 117, 180.

⁹ F. Crews (1998) *Unauthorized Freud. Doubters confront a legend*. N.Y., London : Viking, 301 p. – J. Bénesteau (2002) *Mensonges freudiens : Histoire d'une désinformation séculaire*. Mardaga, 400 p. – M. Borch-Jacobsen & S. Shamdasani (2006) *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 510 p.

Aux mensonges de Freud s'ajoutent ceux de disciples célèbres, à telle enseigne que Cioffi, trente ans après son célèbre article, conclut le bilan des tromperies de Freud et de freudiens par ces mots : « Le mouvement psychanalytique dans son ensemble est l'un des mouvements intellectuels les plus corrompus de l'Histoire¹⁰ ». On pourrait évoquer par exemple les impostures de Bruno Bettelheim¹¹ ou le *Journal d'une adolescente*, que Hermina Hug-Hellmut — la première analyste d'enfants —, publia comme le récit d'une adolescente alors qu'elle l'avait entièrement inventé¹². Nous nous limitons ici aux cas de Jacques Lacan et de son beau-fils Jacques-Alain Miller, son héritier au sens matériel et figuré du terme.

Pourquoi avoir créé l'Ecole freudienne de Paris ?

En 1962, au moment de choisir des études universitaires, la lecture d'ouvrages vantant les prodigieuses victoires de la psychanalyse m'ont incité à opter pour la psychologie¹³. Dès ma 2^e année d'études, je me suis adressé à la Société Belge de Psychanalyse, affiliée à l'*International Psychoanalytical Association* (IPA), pour entamer une didactique freudienne. La présidente m'a répondu qu'il fallait être diplômé médecin ou psychologue avant de pouvoir commencer ce type d'analyse. L'année suivante, j'apprenais par Jacques Schotte, professeur de mon université, qu'il allait fonder, avec quatre autres psychanalystes, l'Ecole belge de psychanalyse (EBP), qui se rattacherait à l'Ecole freudienne de Paris (EFP), que venait de créer Jacques Lacan. Il m'expliqua que, dans l'association lacanienne, les règles étaient moins « obsessionnelles »¹⁴ que dans la corporation « annafreudienne ». En effet, la porte était grande ouverte aux étudiants en psychologie, aux philosophes, aux théologiens, aux prêtres qui quittaient l'Eglise, etc. Je pus ainsi commencer une analyse didactique dès ma 3^e année de psychologie, chez Winfried Huber, qui avait effectué la sienne à Paris, chez Juliette Favez-Boutonnier. Celle-ci avait été analysée par René Laforgue, qui l'avait été par Eugénie Sokolnika, qui l'avait été par Freud. J'évoque cette « filiation » parce que, selon la doctrine freudienne, le pouvoir d'être analyste se transmet de la même façon que le pouvoir d'être prêtre catholique : le sacrement autorisant la pratique sacrée est conféré par quelqu'un qui a lui-même reçu cette grâce au terme d'une lignée qui remonte jusqu'au Christ.

Pendant les quatorze années de mon adhésion à l'EBP, je n'ai *jamais* entendu parler de la véritable raison pour laquelle Lacan avait fondé l'EFP en 1964. Le lecteur qui douterait de cette ignorance peut lire d'un bout à l'autre les 420 pages de mon livre *Les illusions de la psychanalyse*, publié en 1981. La raison essentielle de la création de l'EFP n'y apparaît nulle part, malgré d'abondantes critiques de Lacan. Ce n'est qu'en 1985 que j'en ai été informé par la

¹⁰ F. Cioffi & A. Esterson (2005) Freud était-il un menteur ? Rééd. In C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris : Les Arènes, p. 45.

¹¹ Voir R. Pollak (2003) *Bruno Bettelheim ou la fabrication d'un mythe*. Trad., Paris : Les empêcheurs de penser en rond / Seuil, 2003, 528 p. — R. Pollak, Bettelheim l'imposteur. In C. Meyer et al. (2005) *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris : Les Arènes, p. 533-548 - Coll. 10/18, p. 667-685.

¹² Han Israëls (2001) *Le Journal d'une adolescente* du Dr Hug-Hellmuth. *Science et pseudo-sciences*, 2001, n° 246, p. 34-38. Rééd. In C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*. Les Arènes, 2005, p. 121-125. Rééd. 10/18, p. 154-162.

¹³ *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne*, du psychanalyste Pierre Daco, et *La guérison par l'esprit*, de Stéphane Zweig, un ami de Freud.

¹⁴ Expression de Lacan (visant l'IPA présidée par Anna Freud) dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), rééd. in *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 312.

lecture du livre de François Perrier *Voyages extraordinaires en Translacanie*¹⁵. Dans l'EBP, il s'agissait d'une information qui avait été soigneusement dissimulée. Dans l'EFP, elle avait été progressivement occultée. Voici les faits.

Au début des années 50, les autorités de la Société Française de Psychanalyse (SFP) ont constaté que Lacan menait un nombre considérable d'analyses didactiques. Elles ont également appris que la durée des séances était largement inférieure à la durée réglementaire de 45 minutes. Pire : cette durée diminuait d'année en année pour ne plus être que de quelques minutes. Les autorités psychanalytiques internationales ont alors mené plusieurs enquêtes sur la durée des séances chez Lacan. A partir de 1953, les dirigeants de l'IPA ont, à plusieurs reprises, rappelé Lacan à l'ordre. Chaque fois, il y avait « promesses de Lacan, non tenues, bien sûr, puis colères, amabilités, injures, rapprochements, ruptures »¹⁶. En juillet 1963, après dix années de mises en garde répétées, l'IPA retirait définitivement à Lacan le titre de didacticien. Le document, intitulé la « Directive de Stockholm » (du nom du congrès où cette décision fut prise), précisait : « Le Dr. Lacan n'est plus désormais reconnu comme analyste didacticien. Cette notification devra être effective le 31 octobre 1963 au plus tard. Tous les candidats en formation avec le Dr. Lacan sont priés d'informer la Commission des études s'ils désirent ou non poursuivre leur formation, étant entendu qu'il sera exigé d'eux une tranche supplémentaire d'analyse didactique avec un analyste agréé par la Commission des études. Cette notification devra être effective le 31 décembre 1963 au plus tard¹⁷ ».

Soulignons que Lacan gardait le titre de « psychanalyste » de la SFP et de l'IPA. Il pouvait continuer à analyser des patients, il pouvait même continuer ses cours et séminaires, mais il fulminait et préparait sa riposte : la création de sa propre Ecole de psychanalyse.

« L'excommunication majeure »

Le 20 novembre, devant l'amphithéâtre bondé de l'hôpital Ste-Anne, Lacan tenait un Séminaire au cours duquel il allait se dire victime d'une excommunication comparable à celle infligée par les autorités rabbiniques à Baruch Spinoza :

« Mon enseignement, désigné comme tel, subit, de la part d'un organisme qui s'appelle le Comité exécutif d'une organisation internationale qui s'appelle l'International Psychoanalytical Association, une censure qui n'est point ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement — qui doit être considéré comme *nul*, en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation d'un psychanalyste, et de faire de cette proscription la condition de l'affiliation internationale de la société psychanalytique à laquelle j'appartiens.

Cela encore n'est pas suffisant. Il est formulé que cette affiliation ne sera acceptée que si l'on donne des garanties pour que, à jamais, mon enseignement ne puisse, par cette société, rentrer en activité pour la formation des analystes.

Il s'agit donc là de quelque chose qui est proprement comparable à ce qu'on appelle en d'autres lieux l'excommunication majeure. Encore celle-ci, dans les lieux où ce terme est employé, n'est-elle jamais prononcée sans possibilité de retour.

¹⁵ Ed. Lieu Commun.

¹⁶ Alain de Mijolla, « La psychanalyse en France », In : R. Jaccard, éd., *Histoire de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 1982, p. 84.

¹⁷ *Ibidem*. — L'excommunication. *Ornicar* ?, 1977, n°8. Supplément.

Elle n'existe sous cette forme que dans une communauté religieuse désignée par le terme indicatif, symbolique, de la synagogue, et c'est proprement ce dont Spinoza fut l'objet. Le 27 juillet 1656 d'abord — singulier bicentenaire puisqu'il correspond à celui de Freud — Spinoza fut l'objet du *kherem*, excommunication qui répond bien à l'excommunication majeure, puis il attendit quelque temps pour être l'objet du *chammata*, lequel consiste à y ajouter cette condition de l'impossibilité d'un retour.

Je ne suis pas en train de dire — mais ce ne serait pas impossible — que la communauté psychanalytique est une Église. Cependant, incontestablement, la question surgit de savoir ce qui en elle peut bien faire ici écho à une pratique religieuse¹⁸ ».

Sept mois plus tard, le 21 juin 1964, c'est le grand coup de théâtre autocratique. Lacan proclame dans son séminaire la création de sa propre société de psychanalyse en ces termes :

« Je fonde — aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique — l'École Française de Psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction¹⁹ ».

Lacan préférera peu après le nom « Ecole Freudienne de Paris ». Il la présidera jusqu'à sa dissolution, par lui-même, en 1980, peu avant sa mort. Inutile d'insister sur le fait qu'il ne mit plus aucun frein à sa frénésie du commerce des didactiques, recevant jusqu'à 80 analysants par jour²⁰. Ceux-ci étaient complices. Comme le note François Roustang, ancien jésuite devenu pour un temps analyste lacanien : « Devenir analyste, reconnu par Lacan, était une manière de titre de noblesse, qui ouvrait à la possibilité de se faire une clientèle. Sans lui, nombre d'entre nous n'auraient jamais accédé à ce statut et n'auraient pas eu les moyens d'en vivre. Après avoir donné l'existence à beaucoup, l'analyse devenait le moyen de leur subsistance²¹ ». Jean-Guy Godin, qui restera toujours fidèle au gourou, ne dit pas autre chose : « Pour chacun de nous, Lacan était une société, une société par actions dont nous détenions chacun une part ; d'autant que, dans ce début des années soixante-dix, sa cote ne cessait de monter²² ». Perrier, un des premiers lieutenants de Lacan, écrit : « Il était parfaitement conscient du pouvoir de son nom, de ce que signifiait, pour les gens, de dire : "Je suis sur le divan de Lacan." D'ailleurs, les séances dites courtes consistaient en un véritable compostage : le sourire et la poignée de main du maître.²³ »

Durant ma formation à l'EBP, je n'ai entendu parler qu'une seule fois des « séances courtes ». C'était à l'occasion du séminaire d'Alphonse De Waelhens sur le texte « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Lacan y justifie son innovation en disant qu'elle rejoint la technique zen, qu'elle « déconcerte la résistance du patient », qu'elle « brise le discours pour accoucher la parole²⁴ ». Dans *Écrits*, où ce texte de 1953 est réédité, Lacan a ajouté cette

¹⁸ Reproduit dans *Le Séminaire XI*. Ed. du Seuil, 1973, p. 9.

¹⁹ « *Acte de fondation* ». Premier annuaire de l'École Freudienne de Paris (1965).

²⁰ Pour des témoignages d'anciens analysés de Lacan sur les séances *quotidiennes* ultra-courtes (une poignée de main, le paiement et la célèbre formule « à demain »), voir « Comment Lacan psychanalysait », *SPS*, 293 : 96-106.

En ligne : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1553>

²¹ F. Roustang (1986) *Lacan. De l'équivoque à l'impasse*. Paris: Minuit, p. 20.

²² Godin, p. 109.

²³ *Op. cit.*, p. 63.

²⁴ Texte réédité dans *Écrits* (Seuil, 1966), p. 315s.

note en bas de page : « Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point (1966) ». De Waelhens était passé rapidement sur ce passage, se contentant de dire que cette technique n'était pas en usage en Belgique. Il n'avait pas relevé la note infrapaginale. Il n'avait pas dit — ce que lui devait savoir — que les séances courtes étaient la « pierre » sur laquelle Lacan « n'avait pas cédé », la pierre sur laquelle est édifiée l'EFP et, secondairement, l'EBP à laquelle nous appartenions.

Une Ecole freudienne « ouverte »

En fondant sa propre école, Lacan s'octroyait le moyen de continuer une pratique extrêmement lucrative, mais il allait en outre prendre dans ses filets ce qu'on appelle psychanalyse en France. En effet, tandis que les autres sociétés freudiennes exigeaient généralement une formation de psychologue ou de médecin avant d'entamer la formation analytique, Lacan ouvrait les bras à tout qui se voulait psychanalyste. Il se montrait particulièrement séducteur à l'endroit des philosophes, des mathématiciens et des agrégés de droit²⁵. La distinction entre analyse didactique et analyse thérapeutique était abrogée. Sous prétexte de balayer la bureaucratie « ipéiste », la hiérarchie autoritaire et les règles rigides, Lacan déclarait qu'il n'était plus nécessaire d'être psychanalyste, ni même en analyse, pour pouvoir s'inscrire au titre de membre de son Ecole. Simplement il distinguait trois types de membres : les « analystes de l'Ecole » (AE), reconnus par un jury d'agrément, les « analystes membres de l'Ecole » (AME), garantis par l'Ecole, et les « analystes praticiens » (AP), qui s'autorisent d'eux-mêmes²⁶.

Jean Clavreul, fidèle lieutenant de Lacan jusqu'à la mort (celle de Lacan et la sienne), a bien décrit comment ce procédé a fait exploser le nombre de lacaniens : « Le prestige de l'Ecole freudienne fut tel qu'il y eut de plus en plus d'adhésions, à tel point que les demandes d'adhésion devinrent aussi importantes que le nombre d'adhérents, plus de six cents à ce moment-là. Cela était dû au fait que Lacan ne prononçait jamais d'exclusion. Pendant quinze années, l'Ecole freudienne n'a jamais exclu personne²⁷ ». En France, *psychanalyse* est alors devenu davantage synonyme de *lacanisme* que de *freudisme* (orthodoxe)²⁸. Lacan était un champion du marketing psy.

Trois ans plus tard, Lacan sera poussé par ses camarades à formuler des règles plus strictes pour la reconnaissance du titre d'analyste de son Ecole (la « passe »), mais le « Freud français » aura réussi à noyer les analystes affiliés à l'IPA sous le nombre des siens. Son « ouverture » aux philosophes et aux lettrés lui aura permis de noyauter tous les médias et les hautes sphères du pouvoir²⁹. Son beau-fils « jouit » encore pleinement de ce pouvoir.

²⁵ Roustang, F., op. cit., p. 12.

²⁶ Pour des détails, voir F. Perrier, op. cit., p. 56. — S. Turkle, *La France freudienne*. Paris : Grasset, 1982, p. 160s. — J. Clavreul, *L'homme qui marche sous la pluie. Un psychanalyste avec Lacan*. Odile Jacob, 2007, p. 82.

²⁷ Clavreul, J., op. cit., p. 79.

²⁸ Durant les années 1950, Lacan a proclamé la nécessité d'un « retour à Freud » et s'est appliqué à faire (re)lire les textes de Freud. Dans les décennies qui ont suivi, il s'est détaché du freudisme pour se nourrir de plus en plus de philosophie, principalement celles de Hegel, Kojève et Heidegger. Cf. M. Borch-Jacobson (2005) Lacan ventriloque. In : C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris: Les Arènes, p. 264-268.

²⁹ Freixa i Baqué, E. (2010) Le pouvoir (pas le moins du monde occulte) des psychanalystes. *Science et pseudo-sciences*, 239 : 120-132. En ligne : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1540>

La dissimulation continue

A ma connaissance, il n'y a aucun écrit de Lacan qui mentionne la *véritable* raison du refus par l'IPA de continuer à agréer ses didactiques au-delà de 1963. La majorité de ses disciples ont dissimulé autant que lui ce motif et donc la véritable raison de la création de l'AFP. Ainsi Jacques-Alain Miller écrit-il en 2011 dans *Vie de Lacan* : « Il [Lacan] n'a pas tellement pâli de la rétorsion de l'Autre. Oui, bien sûr, une Association internationale alors basée à Chicago l'a persécuté, chassé — ou plutôt a voulu l'émasculer comme analyste, en lui interdisant de former des gens. N'en faisons pas toute une histoire. En définitive, elle pouvait peu, sinon aider au *rinforzando* de la calomnie. Lacan, de son côté, avait de la ressource, ne se laissa pas intimider, et manœuvra comme un chef. C'est alors que je l'ai connu, janvier 1964, et je fus le témoin direct, et aussi l'un des instruments, de sa brillante contre-offensive. Il triompha en France, au prix d'y rester enfermé, car coupé du milieu international³⁰ ».

Elisabeth Roudinesco, qui détient le pouvoir d'informer les lecteurs du journal *Le Monde* des matières psy, évoque le véritable motif, mais *en l'édulcorant et en minimisant son importance*. Dans *Pourquoi la psychanalyse ?*, elle écrit que la scission de 1963 se produisit « lorsque Lacan ne fut pas accepté comme didacticien dans les rangs de l'IPA du fait de son refus de se soumettre aux règles en vigueur concernant la durée des séances et la formation des analystes. Lacan refusait, en effet, de se plier à l'impératif de la séance de cinquante-cinq minutes et proposait de l'interrompre par des ponctuations significatives donnant un sens à la parole du patient. [...] Par ailleurs — *et c'est sans doute la raison profonde de cette rupture* —, Lacan restaurait, par son enseignement et par son style, la figure freudienne du maître socratique à une époque où celle-ci était jugée néfaste par l'IPA³¹ » (souligné par J.V.R.)

Le pouvoir curatif des cures freudiennes et lacaniennes

Depuis longtemps, la médiocrité des résultats que Freud obtenait par ses traitements est connue et bien documentée³². Ceci n'empêche nullement les frères Miller d'affirmer que Freud guérissait sans difficulté, comme par magie. Ils affirment ce fait, mais l'expliquent de façon tout à fait différente.

Jacques-Alain donne une explication freudienne classique : « Au départ, les cures analytiques avaient des résultats rapides et spectaculaires. Il suffisait de livrer à un patient la clé de l'Œdipe, c'était si révolutionnaire que cela le métamorphosait. Au fur et à mesure, la nouveauté se dissipait, les cures devenaient plus longues, plus complexes³³ ». Autrement dit : si les cures

³⁰ *Vie de Lacan écrite à l'intention de l'opinion éclairée*. Paris : Navarin, p. 21.

³¹ Ed. Fayard, 1999, p. 184. Signalons deux erreurs : au lieu de « Lacan ne fut pas accepté », il fallait écrire « ne fut plus accepté » ; l'IPA recommandait des séances de 45 minutes et non de 55. Soulignons que pour Roudinesco c'est « sans doute » l'enseignement et le style de Lacan qui sont « la raison profonde » de sa radiation de la liste des didacticiens. C'est faux. Par exemple, le très lacanien Clavreul écrit que « *la seule question* qui intéressait la commission d'enquête de l'IPA était la durée des séances » (op. cit., p. 51, souligné par J.V.R.).

³² La pauvreté des effets thérapeutiques apparaît tout au long de la correspondance de Freud avec ses amis, collègues et disciples : Fliess, Jung, Ferenczi *et al.* Pour un exposé des traitements de tous les patients de Freud identifiés à ce jour, voir M. Borch-Jacobsen : *Les patients de Freud*. Ed. Sciences Humaines, 2011, 224 p.

³³ J.-A. Miller, Débat avec M. Onfray « En finir avec Freud ? », *Philosophie magazine*, 2010, n° 36, p. 13

sont devenues si longues, voire interminables, c'est parce que tout le monde parle désormais du complexe d'Œdipe.

Gérard, lui, avance une explication typiquement lacanienne : « L'aliénation du sujet à la chaîne signifiante, c'est ce que la psychanalyse naissante avait mis au jour. Qu'est-ce que l'âge d'or de la découverte freudienne, sinon ce temps béni des dieux où les symptômes analysés cédaient comme par miracle ? Lecture émerveillée des premiers textes de Freud... La psychanalyse dévoilait le lien du sujet au langage, témoignait de l'emprise du signifiant sur le corps, réussissait à annuler la souffrance par la parole.³⁴ » Autrement dit : si les cures sont devenues si longues, c'est parce que tout le monde sait que le symptôme est langage et que sa disparition tient en une analyse de Signifiants.

Lacan a été pour le moins discret sur les effets de ses propres cures. Il s'est toujours plu à affirmer que la psychanalyse n'est pas une psychothérapie. Ainsi dans sa célèbre interview à la télévision, il déclare : « La psychothérapie, quelle qu'elle soit, tourne court, non qu'elle n'exerce pas quelque bien, mais qui ramène au pire³⁵ ». Même discours lors de l'ouverture de la section clinique de l'université Paris VIII : « La psychothérapie ramène au pire... Ce n'est pas la peine de thérapier [sic] le psychique. Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir³⁶ ». Les témoignages d'anciens lacaniens sont accablants. Perrier par exemple écrit : « J'aurais aimé que Lacan publiât ses chiffres : c'est fou ce qu'on se suicidait chez lui ! Pour sa part, il avait horriblement peur de la mort. Une anecdote est restée célèbre : il avait foutu à la porte Diatkine, parce que ce dernier fantasmat sur la mort. Ça aussi, c'est très grave. Si Lacan a tué tout son monde, c'est parce que seul le cheminement de la pensée l'intéressait. Les êtres humains, il s'en foutait. Et la séduction qu'il exerçait sur eux dépouillait ses malades et ses clients de toute capacité d'autodéfense, ou peu s'en faut³⁷ ».

Freud a toujours écrit que la psychanalyse n'était pas en mesure de traiter les psychoses, qu'il appelait « névroses narcissiques »³⁸. Dans les années 1920, il a essayé de traiter un adolescent psychotique, Carl Liebmann, qu'il a qualifié de « paranoïaque super-intelligent » et pour lequel, écrit-il, il s'est « donné beaucoup de mal ». Il en parle dans sa correspondance avec Ferenczi³⁹, mais n'a jamais rien publié à ce sujet et pour cause : il n'a obtenu aucun résultat positif. Aujourd'hui des lacaniens prétendent, grâce à Lacan, faire mieux que Freud : ils affirment que l'autisme est une « psychose », qu'il leur revient de « traiter », et qu'il est de leur devoir de « combattre les thérapies cognitivo-comportementales »⁴⁰. On attend toujours la publication d'études empiriquement validées.

³⁴ D. et G. Miller (1991) *Psychanalyse 6 heures ¼*. Paris : Seuil, Coll. Champ freudien, p. 56.

³⁵ *Télévision*. Seuil, 1974. Rééd. in : *Autres écrits*. Seuil, 2001, p. 514.

³⁶ Ouverture de la section clinique, *Ornicar?*, 1977, 9 : 13.

³⁷ Op. cit., p. 120.

³⁸. Voir par exemple *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1917), *Œuvres complètes*, Paris, P.U.F., 2000, XIV, p. 463s.

³⁹. Voir p.ex. la lettre du 2 août 1927.

⁴⁰ Voir p.ex. *Feuillets du Courtil*, janvier 2008 (<http://www.courtil.be/feuillets/F29.html>) : « Il y a un traitement possible de l'autisme et de la schizophrénie. Le dernier enseignement de Lacan s'ouvre, dans la pratique, sur un traitement de la jouissance autre que le père, sur un traitement par l'objet, par le maniement de la lettre et le dialogue comme sortie de l'autisme. [...] La clinique de l'autisme est certes à distinguer de la clinique de la schizophrénie et de celle de la paranoïa mais elle fait partie intégrante de la clinique différentielle des psychoses. Elle est incluse dans la forclusion généralisée, point ultime où tout le symbolique est réel, où la jouissance est entièrement localisée dans le signifiant S1 qui le véhicule ».

De quelques autres mensonges

Lacan s'est illustré par d'autres formes de tromperie, notamment le **plagiat**. Par exemple, il a repris à Henri Wallon — sans le citer — la description du stade du miroir. René Zazzo, parmi d'autres, a dénoncé cette malhonnêteté⁴¹, ce qui n'empêche pas nombre de lacaniens et d'autres d'enseigner qu'il s'agit d'une « découverte » de Lacan.

J.-A. Miller s'est fait une spécialité des **fausses citations** pour diaboliser les TCC et spécialement Skinner. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer comment il a utilisé la formule d'un *journaliste* « We Can't Afford Freedom » (Nous ne pouvons nous payer le luxe d'être libre) placée sur la couverture d'un numéro du *Time* où il était question de Skinner, pour en faire une citation exprimant des intentions qui n'étaient absolument pas celles du célèbre professeur de Harvard⁴². Dans son récent « Lacan quotidien » (25-01-2012), on peut lire une autre citation attribuée à Skinner (« Je n'ai poursuivi dans ma vie qu'une idée — une véritable idée fixe. Le mot "contrôle" l'exprime », etc.) qui est en réalité le propos d'un personnage du roman de Skinner *Walden Two*. C'est comme si attribuait à Camus des phrases d'un personnage de son *Caligula*. Chacun jugera du niveau éthique et épistémologique du procédé.

Peut-être le mensonge le plus nuisible de Lacan aura été de faire croire que sa logomachie recelait un sens profond, que seule une longue initiation permettait de comprendre. Cette « imposture intellectuelle » — pour reprendre le titre du célèbre ouvrage de Sokal et Bricmont — a égaré des milliers de personnes dans des exégèses *ad infinitum* et les a détournés d'activités réellement thérapeutiques. La tradition du mensonge, inaugurée par Freud, est plus que jamais vivante dans le lacanisme.

L'éthique de Lacan selon Jacques-Alain Miller

Extraits de : *Vie de Lacan écrite à l'intention de l'opinion éclairée*.

Ed. Navarin, 2001, 24 p.

« Par beaucoup de traits, et même par un trait essentiel, Lacan n'était pas et ne se croyait pas un homme de bien. "Je n'ai pas de bonnes intentions", dit-il une fois à son séminaire, moquant les préjugés de ceux qui pensent bien » (p. 12).

« Il est clair que Lacan voulut être une exception, et s'assumait comme tel. [...] Il évoquait sa vie, écoutez bien, comme "une vie passée à vouloir être Autre malgré la loi" » (p. 15).

« Que veut dire ce "malgré la loi", à le prendre au sérieux ? Lacan s'avoue fièrement transgresseur, et joue au délinquant, au vaurien, au voyou. [...] Lacan est en effet quelqu'un qui bravait la loi, et dans les plus petites choses. » (p. 16)

⁴¹ Voir *Psychologie de la connaissance de soi* (publié par l'Association de psychologie scientifique de la langue française), PUF, 1975, p. 174s.

⁴² Voir notre article « Jacques-Alain Miller, Frédéric Skinner et la liberté », paru dans *Journal de Thérapie Comportementale et Cognitive* (2007, 16 : 1-5) et mis en ligne sur le site de SPS : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article717>.

« Certains se plaisent à lui prêter des passions basses, qui sont, j'en jurerais, les leurs : fortune, notoriété, pouvoir. Mais tout cela va de soi pour l'homme de désir, ce sont des moyens de son désir, ce n'est pas son désir. Lacan incarnait au contraire ce qu'il y a d'énigmatique, de peu rassurant, voire d'inhumain dans le désir » (p. 19).

« “Tâcher toujours plutôt à changer mes désirs que l'ordre du monde”, la belle maxime cartésienne qui résume tout ce qui est sagesse antique et moderne, n'était pas pour Lacan. Il était du parti contraire. Il entendait, lui, changer autour de lui le train des choses, leur train-train, et avec une obstination, une persévérance, une constance, qui faisait mon admiration » (p. 20).

« Les anecdotes lacaniennes sont toutes vraies, même celles qui sont fausses, car, en saine doctrine, la vérité se distingue de l'exactitude, et elle a structure de fiction. Tout ce qui court sur le personnage de Lacan, de vu, d'entendu, ou de forgé, inventé, ou simplement de mal entendu, qui le diffame ou qui l'encense, converge à peindre l'homme de désir, et même de pulsion, qu'il était. » (p. 21).



Lacan à l'université de Louvain en 1972

Pour l'entendre :

<http://www.youtube.com/watch?v=FGRf6oZ4Sqc>

A écouter également : Lacan à l'ORTF :

<http://ferbos.jeanfrancois.free.fr/psychanalyse-et-creation/spip.php?article13>